

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

1 Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

2 Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, \$1 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, seul, \$1 0 0
Aux deux publications réunies, \$2 10 0

FRUX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion, 2s. 6d.
Dix lignes et au-dessous, première insertion, 3s. 6d.
Au-dessus par ligne, 4s. 6d.
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Affranchir les lettres.)

Éducation.

Industrie.

Progrès.

feuilleton de la Revue Canadienne.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA ROBE ET L'ÉPÉE,

OU LA JEUNESSE DE DU GUAY-TROUIN.

XI. LE FORBAN.

(Suite.)

René entra dans sa chambre, contiguë au salon... il avait besoin de recueillir toutes ses forces pour achever son sacrifice... et il comptait forcer plus sûrement l'ennemi dans son dernier retranchement.

— O mon père ! reprit-il, aussi languoureux qu'il était violent tout à l'heure, avant d'apprendre le nom de cette femme à qui vous devez tant, jurez-moi que vous n'aurez rien à me refuser pour elle !
— Je te le jure !
— Eh bien ! c'est Marie-Ange Bernard... dont vous m'avez interdit de rechercher la main, et c'est ma propre main que je vous prie de lui rendre pour récompense...

La voix de René faiblissait en entrecoupant ces paroles... Il sentit une grosse larme rouler sous son masque... et il porta la main sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Mais, murmura-t-il, la fille d'un simple pilote hauturier ! Vous êtes encore trop jeunes tous deux ; ce n'est là qu'une amoureuse.

— N'appelez pas amoureuse une passion qui fait des miracles ! interrompit René, avec l'éloquence de son propre amour... C'est à Marie-Ange que j'ai promis d'être un marin digne de vous, de vous suivre dans toutes vos courses, de combattre enfin comme un lion... et j'ai déjà commencé, mon père !

— Tu as commencé, dit le vieux corsaire, qui se redressa de joie.
— Il n'y a pas plus d'une heure que j'ai gagné mes éperons, ajouta René, en reprenant son courage et sa contenance... Vous avez oui parler du terrible chevalier de la Brillantais ?
— Ce bretteur de Dinan, qui a tué huit hommes en duel.

— Il n'en tuera pas d'autres ! C'était mon rival près de Marie-Ange ; je viens de me battre avec lui sous le vieux rempart, à l'épée et au pistolet... Je lui ai cassé un bras et crevé un œil... et voilà tout ce qu'il a eu de mon sang ! Du Guay-Trouin héroïquement son poignet déchiré ; M. Trouin se jeta dans ses bras, en pleurant d'ivresse et de gloire.

— Mon Luc ! mon digne Luc ! s'écria-t-il, tu épouseras Marie-Ange !... et je la remercierai à genoux de m'avoir rendu mon fils !
Ce succès coûtait assez cher à René pour qu'il ne s'oublât pas lui-même.

— Alors, mon père, continua-t-il, vous m'accorderiez avec votre consentement ce qui devait être la condition, ce que je redoutais tant de mériter naguère, et ce que je veux aujourd'hui obtenir à tout prix !
— Un commandement ?
— Un commandement sur la Gabrielle, au poste le plus périlleux, dans la première course et le premier combat : dès demain, mon père, si, comme on le dit, les Anglais arrivent ! Ne me donnez qu'une batterie et quatre hommes, cela me suffira pour vaincre ou mourir !

M. Trouin allait de transport en transport. Il se crut le jouet d'un rêve, et s'écria :
— Mais est-ce bien Luc ! ôte ton masque, et viens que je te contemple !...
René fit un pas vers son père... Heureusement que son père, et lui tournant un prétexte de rester masqué. Son père oublia sa dangereuse idée pour presser la main du nouveau venu.

C'était justement le premier maître hydrographe de Brest, alors en tournée à Saint-Malo. M. Kervan passait avec justice pour le plus savant homme de la côte, en fait de manœuvre et de navigation.

— Corbleu ! dit le vieux corsaire en se frappant le front, c'est un bon vent qui vous pousse, mon ami... Ce beau masque me demande un commandement sur mon navire, faites-moi donc le plaisir de l'interroger pour voir s'il en est capable.

M. Kervan, qui ne faisait que d'entrer au bal, pria à son tour René d'ôter son masque. Mais M. Trouin, changeant d'avis, lui ordonna de le garder.

— Je veux vous faire une surprise, dit-il au professeur ; après l'examen vous saurez le nom de l'aspirant...
— La Providence est pour moi ; pensa notre héros, je suis sauvé !

Et retrouvant, en même temps que son aplomb, toutes ses idées et tous ses souvenirs, il répondit aux questions de M. Kervan, sur la théorie et sur la pratique, sur la mer et sur les vents, sur les branlebas de combat et sur l'abordage, sur les moindres détails de la manœuvre, des batteries et du grément, avec une si heureuse

précision, et en des termes si bien choisis, que le maître confondu s'écria :

— Quel que soit ce jeune homme, il deviendra, si on le laisse faire, le premier marin de son siècle !

— Eh bien ! ce jeune homme est mon fils aîné ! dit M. Trouin avec explosion. Luc, ôtez maintenant votre masque, et remerciez notre ami de son horoscope...

M. Kervan connaissait à merveille toute la famille Trouin. Du Guay se trouvait donc pris cette fois... Il n'y avait pas à reculer, et la moindre hésitation le perdait ! Il se démasqua, mais en tournant le dos à son père, et en se précipitant vers le professeur.

Resté ! murmura celui-ci, qui le reconnut au premier coup d'œil...
— Au nom du Ciel, monsieur, dites Luc, repartit Du Guay, si vous tenez à être prophète !

M. Kervan devina tout, et accepta la complaisance. Il avait toujours déploré la direction donnée à l'élève de Caen.

— Oui, mon cher Trouin, reprit-il, accordez un brevet à votre fils, et un brevet de commandant en second ne sera pas de trop ! Je dirais de commandant en premier, si vous ne montiez vous-même la Gabrielle.

René avait déjà remis son masque, comme par un mouvement machinal, et s'était retourné triomphant vers son père.

— Mais, bombes et mitraille ! répétait celui-ci, comment diable as-tu appris tout cela, toi qui ne savais pas diriger une voile, il y a trois semaines ?

— René fut quitte pour attribuer ce nouveau prodige à Marie-Ange... sous l'inspiration de laquelle il avait travaillé nuit et jour. Il avait vu, d'ailleurs, surprendre agréablement M. Trouin.

— Va donc, conclut ce dernier, pour ton brevet au premier départ, et pour ton mariage au prochain retour !

Il va sans dire que l'honorable capitaine ignorait encore les soupçons qui planaient sur Bernard. S'il les avait connus, ses promesses n'auraient été que provisoires. Raison de plus pour René de ne rien laisser au hasard.

— Vous allez me trouver trop exigeant, mon bon père, reprit-il de sa voix la plus éduquée, mais j'avais donné à Marie-Ange une espérance si douce !... celle de recevoir de moi, ce soir même, votre lettre de consentement enveloppée dans mon brevet... Si elle ne voit rien arriver, elle croira que vous m'avez refusé encore !

— Enfant gâté, dit tendrement M. Trouin, avouez qu'en devenant lion, tu as gardé quelque chose du chat ! Au fait, ajouta-t-il l'idée est gracieuse... et je ne veux rien ôter à tes vœux, quand tu as mis le comble aux miens !

Le vieux corsaire prit, sur son bureau une lettre et un brevet en blanc, il les remplit à la hâte, adressa galamment la lettre à mademoiselle Bernard, et la remit avec le brevet à René, qui les serra par un geste convulsif.

— Enfin... pensa-t-il, en étouffant d'émotion sous son masque, je tiens mon bonheur et celui de Luc ! nous verrons si le destin nous l'arrachera !

Et il remercia M. Trouin avec l'effusion la plus sincère et la plus cordiale. Puis, reprenant le ton patelin d'un supplicant :

— Pendant que vous y êtes, mon père, lui dit-il à l'oreille, encore un petit mot, s'il vous plaît...
— Pour qui ?
— Pour votre caissier...
— Tu veux de l'argent ?
— Oui.
— Qu'en feras-tu ? toi qui ne connais ni l'académie, ni le cabaret, ni le tripot ?
— Vous oubliez... ma métamorphose !...
— Vraiment ! tu as changé aussi tes habitudes ?

— Il faut bien avoir les défauts de ses qualités ! Ne m'avez-vous pas reproché mille fois ma sagesse ? Ne m'avez-vous pas dit que le vrai marin doit réunir le triple talent d'Henri IV, adorer Vénus, Bellone et Bacchus !... J'ai voulu vous satisfaire et me compléter sur tous les points... Marie-Ange est pour moi Vénus, et vous savez si je l'aime !... J'ai payé aujourd'hui mon tribut à Bellone...
— Et tu veux rendre aussi tes hommages à Bacchus, demanda M. Trouin, de son air le plus scélérat...
— Il les a reçus avant Bellone...
— Bah ! tu es allé au cabaret !...
— Tous les jours, depuis que je vous ai quitté... puis au tripot... toutes les nuits...
— Et tu as bu !... Le vieux corsaire redressa son nez bourgeonné et fit un geste digne de Silène.

— Du plus cher et du meilleur.
— Et tu as joué ?...
— En conséquence ! Alors sont venus les frais de toilette... de régals... de danse, etc... toujours pour vous gréger, mon père... Si bien qu'à l'heure qu'il est je dois...
— Tu as des créanciers !...
— Sous peine de prison du corps.
— Tu es poursuivi !...
— Une somme d'environ...
René s'arrêta devant le chiffre.

— Bombes et mitraille ! eh ! que m'importe la somme ! s'écria M. Trouin, ravi cette fois jusqu'au délire et pressant son fils entre ses bras. Pourvu que tu sois riche !... absolument comme moi, à son âge !... Plus de doute, mon ami ! J'avais reconnu là ma vocation. Je réponds donc de la tienne ! Salut au vrai loup de mer !... La somme ?... Mais rien que pour cette nouvelle, je donnerais cinq mille livres...
— Ce n'est pas assez, mon père, dit René hardiment.

M. Trouin le considéra avec un étonnement mêlé d'admiration...
— Il me faut juste le double !
Le digne capitaine resta muet et confondu... mais il était allé trop loin pour reculer. Écrivant donc un bon de dix mille francs sur sa caisse :

— M. Kervan a raison ! s'écria-t-il en le remettant à Du Guay ; tu seras le plus grand marin de ton époque ! Seulement, je t'avertis, ajoute-t-il prudemment, qu'une fois muni du brevet que tu portes, ce sont mes prières sur l'ennemi qui ont payé mes dettes.

— Ouvrez-vous l'Océan ! dit notre héros en montrant le port d'un geste sublime, et bientôt, comme les Argonautes, je vous rapporterai la toison d'or, et l'humble écusson des Trouin brillera parmi les plus illustres !...

XII.— MADAME DE LA BOURDONNAIS.

Cette scène avait duré plus d'une heure. Le père et le fils rentrèrent dans le bal en triomphe. Devenu le héros de la soirée, et toujours pris pour Luc, René aurait comme un astre tous les regards, et particulièrement ceux des femmes ; mais le premier qu'il rencontra fut celui de son frère... qui avait tout entendu et qui tremblait sous sa robe noire.

— Eh bien ! lui dit-il à demi-voix, ai-je dignement porté ton nom ?
— Imprudent et noble cœur ! répondit Luc en lui prenant les mains. Tant de perils bravés pour moi ! Pourquoi ne m'avez pas prévenu de cet horrible duel !... Si je n'avais pas eu de défendre ma vie, j'aurais du moins pré-ervé la tienne. Ah ! quand pourrai-je t'embrasser et te remercier à mon aise !...
— Ce n'est pas le sacrifice du sang qui coûte... soupira René, se rappelant Marie-Ange ; mais oublions les dangers du combat pour les plaisirs de la victoire. J'ai ton mariage et mon brevet, ton avenir et le mien, dans ma poche.

— Avenir d'un jour, hélas ! repartit Luc. Notre père sera déçu dès demain. Comment veux-tu, bon Dieu, que je soutienne un pareil rôle ?
— Crois-tu donc, par hasard, que je le rendrai ton épée ? Tu garderas ma robe et nous serons quittes ! Je ne suis pas au bout de mes plans !...
— Dieu veuille t'entendre !... mais ce rêve est trop beau... je frémis pour le réveil.

Les deux frères se pressèrent la main et restèrent quelque temps en silence... Un doux mirage faisait alors passer devant leurs yeux la fille de Bernard, apportant l'espérance à Luc sur le rayon d'un sourire, et laissant le regret à René dans le reflet d'une larme. Le plus généreux dévouement à ses justes retours d'égoïsme : notre héros fléchissait, en le consommant, sous le poids de son sacrifice... Jamais l'Ange de Dinard ne lui avait semblé plus désirable qu'au moment où il le perdait. Il la voyait à sa fenêtre, au milieu des fleurs, saluant son retour, prête à l'aimer et à le lui dire... et son cœur défaillait en renonçant à tant de bonheur !...

Tout à coup, Mme de La Bourdonnais parut devant lui, éblouante de beauté, de coquetterie et de toilette, le masque d'une main et l'éventail de l'autre, la robe traînante, les épaules découvertes, les cheveux parfumés, l'œil et la sourire étincelants... Elle lui lança un regard si vif et si pénétrant qu'il demeura comme ébloui... et lâcha la main de son frère... En vain la figure de Marie-Ange s'interposa encore, plus charmante et plus regrettable que jamais... Il s'élança vers la comtesse avec l'ardeur d'un homme qui s'attache à l'illusion pour se débarrasser de la réalité.

Du Guay causa, dans et se promena avec Mme de La Bourdonnais jusqu'à onze heures. La noble dame semblait lire au fond de son âme, et vouloir l'étourdir, sinon le consoler, par toutes les séductions imaginables... Elle déploya tour à tour une grâce et une finesse, une gaieté et une mélancolie, une folie et une raison, dont René, qui avait pourtant vu tant de femmes de près, n'avait pas encore l'idée ! Bref, l'image de Marie-Ange, qui le dominait si tristement tout à l'heure, ne lui revint pas un instant à l'esprit.

Une seule chose l'étonnait, c'était de n'être pas reconnu par la comtesse, de n'être pas même questionné par elle à cet égard. Il savait cependant qu'elle avait réclamé sa présence au bal, qu'elle avait voulu l'envoyer chercher à Caen, et que Luc avait fini par lui avouer que c'était inutile... Alors, comment son tact si inflexible et son âme si généreuse ne lui disaient-ils pas : « Ce jeune homme qui cause avec vous depuis une heure n'est pas Luc Trouin, mais René Du Guay, votre vaureur, celui que vous appelez si instamment hier... Ce bras qui vous sert d'appui, cette main qui touche la vôtre sont les mains

qui vous ont arrachée l'année dernière aux vagues de Dinard ! Ce cœur que vous faites battre si étrangement, a senti, dans l'abîme en face de la mort, les palpitations de votre... et mille fois depuis, ce souvenir enivrant a troublé ses pensées et ses rêves, et fait monter à son cerveau des bouffées d'ambition à lui briser le crâne !... Comment ne le reconnaissez-vous pas... à votre propre reconnaissance ?

Vingt fois René fut près de s'écrier : — C'est moi, madame !...
Mais il craignait que cet aveu ne fût un reproche, ou une imprudence, et qu'il n'entraînât un autre avec lui téméraire encore ; car invinciblement fasciné par la comtesse, ne se reconnaissant plus lui-même, cédant à l'ébullition de sa tête, aux battements de sa poitrine, à l'éblouissement de ses yeux, il avait fini par user de son incognito pour laisser paraître un amour insensé.

Nonvol étonnement pour lui ! Madame de La Bourdonnais ne s'offensa point... et le laissa même s'exalter jusqu'au délire...
Alors seulement elle le quitta de la meilleure grâce du monde lui donna sa main délicieuse à baiser ; et prenant congé de M. Trouin, annonça son départ pour une de ses terres... Sa voiture, en effet, l'attendait dans la rue, et ses chevaux fougueux l'emportèrent au galop...
Elle avait habitude chacun à ses caprices... Celui-ci ne surprit donc personne. Mais René demeura dans la position la plus étrange : suspendu entre un ciel d'espérances et un enfer de remords...

XIII.— L'INCONNU.

Il était encore abîmé dans ses réflexions lorsqu'une espèce d'appréhension le réveilla en sursaut. Un masque qu'il n'avait pas remarqué dans le bal se trouva debout devant lui. C'était une femme revêtue d'un riche costume indien, et si bien enveloppée, voilée et gantée, qu'on devinait seulement une taille charmante...
Elle appela notre forban du bout de l'éventail, lui prit le bras et l'entraîna dans les groupes ; ils commençaient à s'éclaircir depuis le départ de Mme de La Bourdonnais.

— Monsieur, dit l'inconnu ou l'Indienne, j'ai à vous parler... sérieusement...
— La raison, au bal masqué ! voilà qui est original... Je vous écoute d'autant mieux, madame...
— D'abord, je vous connais... Vous n'êtes pas Luc, mais René Du Guay...
— Qui vous en assure, s'il vous plaît ?
— Cette blessure à votre main et cette chaîne d'or à votre cou.

René croyait l'une et l'autre si bien cachées qu'il tressaillit de surprise :
— Vous avez des yeux de lynx, dit-il en riant, sans que je me sois aperçu de rien !
— C'est une blessure à votre main et cette chaîne d'or à votre cou.

— Il est trop tard reprit l'inconnu, avec un rire malin... D'ailleurs, il n'y a rien là qui ne vous fasse honneur... Cette blessure vous a été faite par M. de la Brillantais, sous le vieux rempart, au coucher du soleil, et cette chaîne est le prix de la course en bateau que vous avez décerné la comtesse de La Bourdonnais.

— Mais tout cela ne vous dit point que je sois René.
— Est-ce que vous pensez m'en faire accroire... comme à votre digne père ?
Et le rire de l'Indienne éclata comme un bruit argentin dans l'oreille du jeune homme.

— Décidément, vous savez tout, madame ! rendez les chances égales, en me dévoilant votre nom... ou votre visage...
— Ce serait détruire tout l'effet de ce que j'ai à vous dire.
— Je vous ai donc vue... quelquefois ?
— Vous avez vu ma figure... Je veux, ce soir, vous montrer mon âme... comme j'ai deviné la vôtre...
L'accent profond de ces paroles fit battre le cœur de René... Après le trouble où venait de le plonger Mme de La Bourdonnais, il n'aurait jamais cru retrouver une impression semblable. La voix qui lui parlait réveillait en lui de mystérieux souvenirs... Mais il s'épuisa en vains efforts pour la reconnaître...
— René, je vous aime ! reprit la même voix, plus douce et plus pénétrante encore.

Et cette fois notre héros sentit le vertige lui monter à la tête... Tant d'émotions en un jour épuisaient au-dessus de ses forces... Tout ce qu'il avait éprouvé chez Marie-Ange et près de la comtesse s'unissait pour l'accabler d'un seul coup... Leurs images tourbillonnaient devant lui avec celle de l'Indienne... Il se fit dans son âme comme un chaos de regrets et d'espérances, de joies et de remords ; si bien que, fermant les yeux sur l'avenir et le passé, il s'abandonna en aveugle aux charmes du présent...
— Oui, je vous aime, poursuivit l'inconnue, et je n'aimerais jamais qu'un autre que vous ! je ne puis vous le dire que sous le masque, tant est profond l'abîme qui nous sépare ! mais je veux du moins vous prouver mon dévouement en vous ouvrant le chemin de la gloire et du bonheur.

Ces mots étaient d'un effet inimaginable sur Du Guay. Il dressa l'oreille comme le jeune cheval qui entend le clairon du combat...
— Je sais tout ce que vous avez souffert dans votre vocation ; M. Trouin se trompe, ce n'est pas moi qui l'approuverai ! Votre place est sur le banc de quart, et non sur le banc de l'école !
— Ah ! qui que vous soyez, mille fois merci ! s'écria Du Guay, en pressant d'une main la garde de son sabre, et de l'autre le bras charnant de l'inconnu.

— Mais, avouez-le, continua celle-ci, vous tortez on dépassé ceux de votre père ; vous ne suivez pas en droite ligne le sentier de l'honneur, et vous avez choisi d'étranges compagnons de route.
— Que voulez-vous dire, madame ? demanda René, piqué au vif.

— Je veux dire que vous êtes fait pour les salons et non pour les tavernes ; pour les champs de bataille et non pour les tripots et les salles d'armes...
Et, sans laisser au jeune homme le temps de répondre, elle lui raconta jour par jour toute sa vie depuis deux mois.

— Quand votre père vous renvoyait en poste à Caen, sous la surveillance de deux estafiers, je ne vous blâme pas d'avoir suborné ces pauvres diables et d'avoir tourné bride à la porte de l'école après avoir allumé votre pipe avec la lettre de M. Trouin pour le recteur... Vous seriez alors couru vous embarquer sur le premier navire de la côte ; je ne vous en ferais pas encore de reproches ; vous voyez que je suis indulgente... Mais, voilà ce qui est impardonnable ! vous êtes allé dépenser votre courage, votre esprit et votre argent, de foire en foire... Vous avez haïté des aventuriers de toute sorte, heureux de vivre à vos dépens et de s'abriter sous votre crédit... En leur compagnie, vous avez suivi des intrigues de bas étage, fustigé le guet, bouleversé les suberges, ferrailé de carrefour en carrefour, répandu votre noble sang sur les bornes. En cette ville même, vous vous êtes battu à la muraille avec un canonier, et vous vous êtes coupé la gorge avec un maître d'armes ; vous êtes allé à Rouen avec un bretteur pourvu par la justice ; vous avez tous deux forcé la maison d'un magistrat, vous en avez enlevé une femme sans nom, et vous vous êtes disputé l'épée à la main... Après quelques jours de prison, vous êtes allé à Paris continuer les mêmes désordres (1) ; enfin, vous êtes revenu à Saint-Malo, criblé de dettes et harcelé par les exempts, contre lesquels on vous a vu lutter par terre et par eau, à travers les folies du carnaval... Je vous le demande, René, cette vie est-elle digne de vous ? Ces triomphes suffisent-ils à votre ambition ? Est-ce ainsi que vous préférez à la gloire ?

La conscience de notre héros n'eût pas parlé avec plus de fermeté et de justice ; il resta muet de confusion et de repentir, heureux d'avoir un masque pour cacher sa rougeur et ses larmes.

— Vous avez raison, madame, balbutia-t-il, je ne mérite pas de vous donner la main.

Et quittant le bras de l'Indienne, il voulut s'enfuir.

— Restez ! dit-elle en le retenant avec tendresse ; si je vous ai vu avec que je vous aime, c'est que je suis sûr de vous ! Vous eussiez été demeuré intact au milieu de vos égarements... Jo vous reconnais à cette larme brûlante qui vient de tomber de vos yeux sur ma main... ; à l'héroïque entreprise où vous avez lancé le dévouement fraternel. Jo suis pour vous dans cette entreprise, bien que la pitié filiale en souffre un peu ; et je viens vous proposer un traité d'alliance contre votre père.

— Vous êtes un ange de miséricorde et de bonté ! s'écria Du Guay avec reconnaissance.

— Je veux être un ange de rédemption. Jo veux faire de vous un héros, un grand homme ! René releva la tête par un admirable mouvement.

— Voici mes conditions : plus de duel inutile ni de plaisirs honteux !... Adieu le cabaret, le tripot et l'académie ! le motif du travail, des œuvres et des combats ! Continuez votre projet d'hier ; prenez demain la place de Luc sur la Gabrielle... Désarmez votre père à force de courage et de talent ! Et s'il s'obstine à vous fermer la carrière, c'est moi qui vous l'ouvrirai ! A partir d'aujourd'hui, je veille sur vous et je vous suis de yeux. Vous ne me verrez point, mais vous sentirez mon influence ! elle sera toute-puissante pour votre bonheur, si vous la méritez toujours !

René était ivre d'orgueil et de joie ; il se sentait grandir d'une coudée ; il voyait, comme Renaud, tous ses rêves réalisés par une Armide. Un seul mot, un mot fatal, troublerait cet enchanement.

— Ne pas vous voir, madame ! mais c'est me retirer ensemble l'encouragement et la récompense ! Pour vous voir un seul moment, je ferais mille fois ce que vous me demandez !

— Je sais tout ce que vous avez souffert dans votre vocation ; M. Trouin se trompe, ce n'est pas moi qui l'approuverai ! Votre place est sur le banc de quart, et non sur le banc de l'école !
— Ah ! qui que vous soyez, mille fois merci ! s'écria Du Guay, en pressant d'une main la garde de son sabre, et de l'autre le bras charnant de l'inconnu.

— Mais, avouez-le, continua celle-ci, vous tortez on dépassé ceux de votre père ; vous ne suivez pas en droite ligne le sentier de l'honneur, et vous avez choisi d'étranges compagnons de route.

— Que voulez-vous dire, madame ? demanda René, piqué au vif.

— Je veux dire que vous êtes fait pour les salons et non pour les tavernes ; pour les champs de bataille et non pour les tripots et les salles d'armes...
Et, sans laisser au jeune homme le temps de répondre, elle lui raconta jour par jour toute sa vie depuis deux mois.

— Quand votre père vous renvoyait en poste à Caen, sous la surveillance de deux estafiers, je ne vous blâme pas d'avoir suborné ces pauvres diables et d'avoir tourné bride à la porte de l'école après avoir allumé votre pipe avec la lettre de M. Trouin pour le recteur... Vous seriez alors couru vous embarquer sur le premier navire de la côte ; je ne vous en ferais pas encore de reproches ; vous voyez que je suis indulgente... Mais, voilà ce qui est impardonnable ! vous êtes allé dépenser votre courage, votre esprit et votre argent, de foire en foire... Vous avez haïté des aventuriers de toute sorte, heureux de vivre à vos dépens et de s'abriter sous votre crédit... En leur compagnie, vous avez suivi des intrigues de bas étage, fustigé le guet, bouleversé les suberges, ferrailé de carrefour en carrefour, répandu votre noble sang sur les bornes. En cette ville même, vous vous êtes battu à la muraille avec un canonier, et vous vous êtes coupé la gorge avec un maître d'armes ; vous êtes allé à Rouen avec un bretteur pourvu par la justice ; vous avez tous deux forcé la maison d'un magistrat, vous en avez enlevé une femme sans nom, et vous vous êtes disputé l'épée à la main... Après quelques jours de prison, vous êtes allé à Paris continuer les mêmes désordres (1) ; enfin, vous êtes revenu à Saint-Malo, criblé de dettes et harcelé par les exempts, contre lesquels on vous a vu lutter par terre et par eau, à travers les folies du carnaval... Je vous le demande, René, cette vie est-elle digne de vous ? Ces triomphes suffisent-ils à votre ambition ? Est-ce ainsi que vous préférez à la gloire ?

La conscience de notre héros n'eût pas parlé avec plus de fermeté et de justice ; il resta muet de confusion et de repentir, heureux d'avoir un masque pour cacher sa rougeur et ses larmes.

— Vous avez raison, madame, balbutia-t-il, je ne mérite pas de vous donner la main.

Et quittant le bras de l'Indienne, il voulut s'enfuir.

— Restez ! dit-elle en le retenant avec tendresse ; si je vous ai vu avec que je vous aime, c'est que je suis sûr de vous ! Vous eussiez été demeuré intact au milieu de vos égarements... Jo vous reconnais à cette larme brûlante qui vient de tomber de vos yeux sur ma main... ; à l'héroïque entreprise où vous avez lancé le dévouement fraternel. Jo suis pour vous dans cette entreprise, bien que la pitié filiale en souffre un peu ; et je viens vous proposer un traité d'alliance contre votre père.

— Vous êtes un ange de miséricorde et de bonté ! s'écria Du Guay avec reconnaissance.

— Je veux être un ange de rédemption. Jo veux faire de vous un héros, un grand homme ! René releva la tête par un admirable mouvement.

— Voici mes conditions : plus de duel inutile ni de plaisirs honteux !... Adieu le cabaret, le tripot et l'académie ! le motif du travail, des œuvres et des combats ! Continuez votre projet d'hier ; prenez demain la place de Luc sur la Gabrielle... Désarmez votre père à force de courage et de talent ! Et s'il s'obstine à vous fermer la carrière, c'est moi qui vous l'ouvrirai ! A partir d'aujourd'hui, je veille sur vous et je vous suis de yeux. Vous ne me verrez point, mais vous sentirez mon influence ! elle sera toute-puissante pour votre bonheur, si vous la méritez toujours !

René était ivre d'orgueil et de joie ; il se sentait grandir d'une coudée ; il voyait, comme Renaud, tous ses rêves réalisés par une Armide. Un seul mot, un mot fatal, troublerait cet enchanement.

— Ne pas vous voir, madame ! mais c'est me retirer ensemble l'encouragement et la récompense ! Pour vous voir un seul moment, je ferais mille fois ce que vous me demandez !

(1) Tous ces faits sont historiques. Du Guay-Trouin lui-même les a confessés dans ses Mémoires. Voir l'édition contrefaite, in-12, d'Amsterdam, la seule qui renferme le récit complet de la jeunesse de l'auteur. Toutes les autres éditions ont été mutilées par lui-même, à la sollicitation du cardinal de Fleury ; mais M. Oudet, de Saint-Omer, le véritable historien de Robert Sarcey, a retrouvé et publié sans doute le manuscrit complet des Mémoires de Du Guay-Trouin.